Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 22 (1972)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET DE LA PENSÉE CHRÉTIENNES

MICHEL MESLIN : *Le Christianisme dans l'empire romain.* Paris, PUF, 1970, 195 p. (SUP.)

On lira ce petit livre sur un sujet considérable avec un intérêt et un profit croissants. Alors que les trois premiers chapitres (p. 1-92) nous ont paru un peu rapides et formels, faute de références assez nombreuses à des textes et à des faits concrets, les trois derniers (p. 93 ss.: le conflit idéologique, christianisme et culture, christianisme et religiosité antique) sont vraiment, au-delà d'une histoire événementielle, « une tentative de replacer l'émergence et le développement d'un nouveau système religieux dans les cadres politiques, sociaux et culturels de son époque » (p. 5) et ceci, avec une grande amplitude dans la méthode, la critique historique s'associant à la psychologie des profondeurs, à la sociologie (mais avec mesure : « attention au sociologisme étroit ! » p. 137), à l'histoire comparée des religions (Casel, Eliade) et à la réflexion philosophique toujours en éveil (Ricœur, Dilthey). On sent l'auteur quelque peu hésitant, et c'est à son actif, entre la thèse catholique d'un « harmonieux développement » (p. 65) de l'Eglise du Ier au Ve siècle et l'étonnement de l'historien devant certains développements précisément trop « harmonieux » et sociologiquement prévisibles (par ex. sur l'épiscopat, p. 58 ss.). Nous aurions deux questions principales à poser. Est-il légitime de parler ici de « langage sacré » ou de « culture chrétienne spécifique » (p. 130 ss) alors que toute l'étude montre par ailleurs que le christianisme naissant a adopté librement et provisoirement des langages variés et successifs pour se faire comprendre ? Son langage ne lui est jamais apparu comme sacré au sens d'intouchable, ou d'efficace en lui-même, au contraire de ce que l'on voit dans d'autres milieux religieux du même temps. En second lieu, sur la « spécificité du fait chrétien » (p. 174 ss. et déjà l'introduction de l'ouvrage), que l'auteur voit bien dans une certaine idée du Temps, nous avons perçu une hésitation, à nouveau très suggestive, entre une anamnèse de type réitération cultuelle (p. 187 ss ; imitation du dieu sauveur) et une anamnèse de type *memoria*, « souvenir et rappel » du passé accompli en Jésus-Christ : « La réalité du geste sauveur, efficace en lui-même, est ainsi étendue à tout le temps qui reste à venir et se répartit, par la célébration liturgique, sur l'assemblée des croyants » (p. 188). Sans doute l'auteur inclut-il, dans les mots « célébration liturgique » l'annonce, la prédication et l'explication de l'Evangile dans les catégories toujours nouvelles des cultures intéressées. Sans cela, on ne comprendrait pas l'énorme effort d'explicitation intellectuelle, constamment renouvelée, qui se voit dès la période du Nouveau Testament. Ce petit livre d'histoire ne laisse pas de poser les questions exégétiques, théologiques et philosophiques les plus graves sur l'essence du christianisme. C'est le signe d'une réussite.

PIERRE BONNARD.

GRÉGOIRE LE THAUMATURGE : *Remerciement à Origène. Lettre d'Origène à Grégoire*, texte grec, introduction, traduction et notes, par Henri Crouzel. Paris, Le Cerf, 1969, 230 p. (Sources chrétiennes, n° 148).

Les lettres dont on trouve ici le texte et la traduction constituent, écrit l'éditeur, un document à peu près unique dans la littérature chrétienne primitive, puisqu'il s'agit d'un échange entre un maître et un disciple. Il constitue un témoignage direct sur l'enseignement, le programme, les méthodes d'Origène et sur les sentiments qu'éprouvaient professeurs et élèves. Le *Remerciement* de Grégoire est un discours d'apparat composé suivant les règles de l'art des rhéteurs au moment où le disciple quitte Césarée où il a reçu l'enseignement de son maître. Le P. Crouzel consacre son introduction à présenter Grégoire, plus célèbre en Orient qu'en Occident, et à étudier le *Remerciement* du point de vue bibliographique, littéraire et doctrinal. Sous ce dernier rapport, il traite de la Trinité, de l'âme humaine, de la vie spirituelle et de la connaissance. Il examine plus brièvement la lettre d'Origène, qui est d'ailleurs beaucoup plus courte que l'autre. Le *Remerciement* contient principalement le récit de la formation de Grégoire, de sa rencontre avec Origène et des études entreprises sous sa direction. Il s'étend longuement sur l'importance de la philosophie aux yeux d'Origène et sur l'habitude qu'avait le maître de la faire connaître sous les différentes formes qu'elle a pu prendre — l'athéisme excepté — afin que le disciple ne s'asservisse à aucune d'entre elles. « Il choisissait, lit-on à la page 167, tout ce qui, dans chaque philosophie, était utile et vrai, et nous le proposait. Il en séparait tous les mensonges et, entre autres, au premier chef, ceux qui atteignaient la piété des hommes. » Car, lit-on encore à la p. 127, « il proclamait... qu'il est impossible de pratiquer une parfaite piété sans philosopher ». Dans la seconde lettre publiée ici, Origène répond en exhortant son disciple à lire les Ecritures et à considérer la philosophie comme un auxiliaire de la théologie, comme les sciences mathématiques sont des auxiliaires de la philosophie. FERNAND BRUNNER.

MYRRHA LOT-BORODINE : *La déification de l'homme selon la doctrine des Pères grecs*. Préface par le cardinal Jean Daniélou. Paris, Le Cerf, 1970, 290 p. (Bibliothèque œcuménique, 9).

Ce livre réunit trois articles parus entre 1932 et 1950 et ayant trait, respectivement, à la notion de déification de l'homme, au problème de la rencontre de la liberté et de la grâce, et à la question de la béatitude. L'auteur, en critiquant systématiquement ce qui lui semble être l'attitude des Eglises occidentales, cherche à mettre en évidence les convictions de l'Orthodoxie, sur ces trois sujets, convictions considérées a priori comme « chrétiennement meilleures ». Cette certitude de l'infériorité de l'Occident, cette tendance à l'auto-satisfaction quasi transcendante sont caractéristiques de l'orthodoxie russe, comme l'a justement remarqué Berdiaev. L'auteur ne laisse place à aucune distinction entre la Tradition orientale et l'idée qu'elle s'en fait : une telle absence de « discernement des esprits », pour reprendre l'expression patristique, « phénoménologie » selon le préfacier, « Einfühlung » et psychologie introspective (de qui ou de quoi ?) selon l'auteur même, donne des résultats assez confus. Venant après tant de remarquables travaux sur la mystique orthodoxe (Lossky, Meyendorff, Daniélou, Hausherr, etc.) cette réédition ne s'imposait pas et d'autant moins que le style est d'une grandiloquence difficile à supporter.

DIDIER BAER.

HUGUES DE SAINT-VICTOR : *Six opuscules spirituels : La Méditation, La Parole de Dieu, La Réalité de l'Amour, Ce qu'il faut aimer vraiment, Les cinq Septénaires, Les sept Dons de l'Esprit saint.* Introduction, texte critique, traduction et notes par ROGER BARON. Paris, Le Cerf, 1969, 144 p. (Sources chrétiennes, n° 155.)

Comme on le sait, la collection des Sources chrétiennes a inauguré une série consacrée aux textes monastiques d'Occident ; le présent volume en est le numéro 28. Le chanoine Roger Baron donne ici six opuscules peu connus dont il n'a pu mettre au point la publication avant sa mort ; le secrétariat des Sources chrétiennes s'en est chargé. Dans l'introduction, l'auteur examine l'authenticité de chacun de ces textes et leur contenu ; un index scripturaire et un index général termine l'ouvrage. On ne trouvera pas dans ce livre de révélations sur la doctrine de Hugues, mais on y reconnaîtra sa sagesse sûre, sa piété traditionnelle et son thème constant de l'amour : « La vie du cœur, c'est l'amour, et, par suite, il est tout à fait improbable qu'un cœur qui désire vivre soit sans amour » (IV, 1, p. 95). Selon la doctrine augustinienne, le mal réside dans la volonté ; quand donc la charité est présente, le mal disparaît. Dieu a créé dans l'homme l'amour pour rendre l'homme participant à sa béatitude.

FERNAND BRUNNER.

FERNAND BRUNNER : *Eckhart.* Paris, Seghers, 1969, 185 p. (Philosophies de tous les temps, 59).

Les divergences d'interprétation relatives à la doctrine, à la portée et surtout à l'hétérodoxie apparente de Maître Eckhart rendaient nécessaire cette mise au point, à laquelle s'attache ingénieusement et avec érudition M. Fernand Brunner. Après avoir critiqué les interprétations courantes, M. Brunner propose la sienne, qui consiste à lire Eckhart sans parti-pris, et surtout à la lumière des conditions historiques qui furent les siennes. Ni ancêtre de la Réforme, ni platonicien égaré dans un siècle inadéquat, Maître Eckhart ne fut pas non plus ce qu'on appelle un panthéiste immanentiste. M. Brunner donne donc de ce penseur considéré comme hérétique une image presque rassurante, en tout cas plausible : celle « d'un moine chrétien, appartenant à un ordre voué à l'enseignement, et jouissant, sa vie durant, de la confiance de ses confrères » (p. 9). Mais M. Brunner ne cache pas la difficulté de cette pensée, qui est philosophique et théologique à la fois, et qui se donne à lire dans des écrits mal connus, aux intentions diverses, voire opposées. Dans ces conditions, il vaut mieux, pense M. Brunner, analyser les œuvres, plutôt que d'en chercher la synthèse : en effet, « dans l'étude de cet auteur, l'heure des synthèses n'a pas encore sonné ». — Ces pages se veulent donc liminaires, et elles introduisent à un choix de textes, traduits par M. Brunner, lequel, dit-il, s'est autorisé au nom de l'exactitude des « formules barbares », « préférables à l'imprécision » (p. 89). Cela se peut, mais les barbarismes du jargon sont peu visibles, quand à la précision s'ajoute la clarté. — Un très remarquable lexique complète cet ouvrage.

J.-CLAUDE PIGUET.

NICOLAI DE CUSA : *Opera omnia*, XVI, 1, *Sermones* I (1430-1441). Fasciculus I : Sermones I-IV, edidit Rudolf Haubst, Martin Bodewig et Werner Krämer comitibus. Hamburgi, Felix Meiner, 1970, 72 p.

L'édition critique des œuvres complètes de Nicolas de Cuse, en cours de publication à Hambourg, comprend désormais, avec ce fascicule, les quatre premiers sermons du maître allemand. Ces prédications, qui seront suivies d'un grand nombre d'autres, datent de 1430 et 1431 et ont pour thème : « Au commencement était le Verbe », « Les mages allaient », « Faites ceci en mémoire de moi » et « La Foi catholique consiste en ceci que nous vénérons un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité ». Nicolas, qui, comme on le voit, ne prêche pas nécessairement sur des passages de la Bible, donne à ses sermons un tour spéculatif, et on observe déjà dans ces documents de haute époque la marque du Cusain. L'auteur a d'ailleurs introduit dans son texte des adjonctions à une date ultérieure ; un artifice typographique les signale. Les notes au bas des pages comprennent trois parties, relatives l'une à l'établissement du texte, l'autre aux sources, et la dernière aux passages parallèles, puisés principalement dans les premiers écrits de Nicolas.

FERNAND BRUNNER.

JOACHIM STAEDTKE : *Johannes Calvin. Erkenntnis und Gestaltung*. Göttingen, Musterschmidt, 1969, 114 p. (Persönlichkeit und Geschichte, Band 48).

Dans cet ouvrage agréable et d'une lecture aisée, l'auteur brosse avec concision un tableau perspicace de la formation et de l'action de Calvin. Il intègre avec bonheur une présentation succincte de la théologie, de l'éthique sociale et politique du réformateur à un cadre biographique qui lui-même n'est pas limité à la seule personne de Calvin, mais fait une large part aux situations historiques qu'il connut en France, à Strasbourg et à Genève et aux relations qu'il entretint avec l'étranger. Ce livre, qui tient compte des derniers développements des études calviniennes, constitue donc une excellente introduction à Calvin. On regrettera cependant qu'il offre une bibliographie si sommaire et qu'il soit dépourvu de notes. Celles-ci auraient notamment permis de savoir d'où l'auteur a tiré un renseignement fort important pour l'étude de la formation de Calvin : lors de son séjour chez Louis du Tillet en hiver 1534, il se serait grandement familiarisé avec saint Augustin (p. 23). Relevons encore quelques petites inexactitudes. P. 15, il ne s'agit pas de Robert Olivétan, mais de Pierre Robert, surnommé Olivétan. P. 16, en 1530 Calvin ne suivit pas Melchior Wolmar appelé par Marguerite d'Angoulême d'Orléans à Bourges ; il l'y précéda au contraire, car il était à Bourges dès l'été 1529. P. 44, le retour de Calvin à Genève eut lieu le 13 septembre 1541 et non 1544. P. 75, l'auteur a voulu sans doute parler de 150 et non de 1500 étudiants qui fréquentaient l'Académie de Genève peu de temps après sa fondation. Signalons enfin, p. 77, que le secrétaire de Calvin n'était pas Claude, mais Charles de Jonvilliers.

OLIVIER FATIO.

ALEXANDRE GANÓCZY : *La Bibliothèque de l'Académie de Calvin.* Genève, Droz, 1969, 341 p. (Etudes de philologie et d'histoire, 13).

L'auteur est un spécialiste de Calvin dont la *Revue* a recensé déjà deux ouvrages importants : *Calvin, théologien de l'Eglise et des ministères* et *Le jeune Calvin* (voir les comptes rendus du professeur de Senarclens en 1965 et en 1967). L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui est une thèse de doctorat de la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Il s'agit de l'édition du *Catalogus Librorum Bibliothecae Genevensis* de 1572, précédée d'une très intéressante introduction de 155 pages. Le catalogue même comprend 473 articles dont 397 sont identifiés et décrits. En réalité, en 1572, l'Académie est plutôt celle de Bèze que celle de Calvin, et la Bibliothèque, formée en grande partie de livres ayant appartenu à Calvin et à Pierre Martyr Vermigli, a été constituée selon les directions de Théodore de Bèze. Ganóczy voit dans l'abondance ou la rareté, dans l'absence aussi de certains auteurs des indices permettant de déterminer l'orientation des études à la fin du XVIe siècle : faveur nouvelle à la philosophie d'Aristote, prédominance de l'ecclésiologie et de la théologie sacramentelle sur la sotériologie. Un dernier paragraphe définit la vocation de l'Académie : non pas former une élite intellectuelle séparée de la réalité, mais préparer des serviteurs du pays et de l'Eglise possédant une solide culture générale et une ferme orientation doctrinale. Le quadruple index des auteurs, des éditeurs, des commentaires bibliques et des anciens propriétaires fait de cet ouvrage un excellent, un indispensable instrument de travail.

ROBERT CENTLIVRES.

Registre de la Compagnie des pasteurs de Genève, t. III, 1565-1574. Publiés sous la direction des Archives d'Etat de Genève par OLIVIER FATIO et OLIVIER LABARTHE. Genève, Droz, 1969, XXIV + 327 p., avec index (Travaux d'Humanisme et Renaissance, CVII).

En 1962 et 1964 paraissaient, édités par MM. Jean-François Bergier et Robert Kingdon, les tomes II, puis I du Registre de la Compagnie des pasteurs de Genève du temps de Calvin. (Voir R. Th. Ph., années 1964, p. 166, et 1965 p. 267). On attendait un tome III qui devait contenir une introduction générale et des tables ; or, heureuse surprise, le tome III a paru ; il ne contient pas l'introduction prévue, à laquelle « on » a renoncé, ni les tables, qui paraîtront plus tard, mais bien la suite du Registre de la Compagnie pour les années 1565-1574. Le succès des premiers tomes a engagé deux historiens du Musée de l'Histoire de la Réformation à poursuivre l'œuvre commencée ; ils se proposent de la conduire jusqu'en 1618, année du Synode de Dordrecht. En annexe, MM. Fatio et Labarthe nous donnent « l'édition intégrale, l'analyse ou la simple mention de lettres et d'avis adressés par ou à la Compagnie ». L'introduction présente des deux rédacteurs des Registres : Nicolas Colladon et Jean Pinault ; elle énumère les divers problèmes abordés par la Compagnie. Les notes, abondantes et précises fournissent, à côté d'une riche bibliographie, des renseignements sur les circonstances qui ont dicté les décisions de la Compagnie. Elles citent à plusieurs reprises les Registres du Consistoire et des Conseils. — Cette publication mériterait plus qu'une simple notice. Disons au moins qu'elle fournit aux historiens de métier et aux amateurs du passé protestant une base ample et solide, et surtout pour l'étude de l'ecclésiologie et de la discipline ecclésiastique de l'Eglise de Genève, mais aussi pour la connaissance de la société genevoise à la fin du XVIe siècle. On se réjouit de la suite !

ROBERT CENTLIVRES.

RICHARD STAUFFER : *La Réforme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 126 p. (Que sais-je ?, 1376).

Le titre pourrait prêter à confusion, car ce livre est d'histoire, et d'histoire seulement : il ne contient, sur les problèmes dogmatiques, que des allusions. Mais c'est une histoire qui est racontée de façon passionnante, et parfaitement adaptée, dans la manière et aussi dans le fond des choses, aux passions de l'époque. — Les coupes sont géographiques : l'Allemagne, la Suisse, Strasbourg, Genève et l'Angleterre sont les étapes principales. Ces lignes, ainsi tracées, convergent cependant, et cette convergence, si on la regarde rétrospectivement, apparaît comme politique d'abord.

J.-CLAUDE PIGUET.

JOSEPH LORTZ : *La Réforme de Luther*. Tome I, traduit de l'allemand par Daniel Olivier. Paris, Le Cerf, 1970, 591 p.

L'ouvrage de Lortz marque une étape importante dans l'histoire de l'interprétation catholique de la personne et des œuvres de Luther. L'auteur s'efforce de juger d'une manière équitable le Réformateur. L'une des thèses est la suivante : les doctrines que Luther a combattues ne représentaient pas le vrai catholicisme, cependant, on ne peut conclure qu'entre le luthéranisme et le Concile de Trente, il n'existe que des malentendus ; l'opposition sur des points importants est manifeste. Nous avons été gêné par la méthode qu'utilise Lortz dans son exposé ; il recourt volontiers à l'antithèse soulignant tour à tour les aspects positifs et négatifs des personnages qu'il décrit, mais le portrait parfois devient contradictoire. Un seul exemple : Erasme nous est présenté comme un homme qui veut enraciner le renouveau de l'Eglise dans la personne du Christ. Mais deux pages plus loin, l'humaniste nous est décrit comme un « relativiste-né ». Ce dernier jugement n'est guère compatible avec le premier. En réalité, Erasme apparaît comme un précurseur de Vatican II qui parle de la hiérarchie des vérités révélées. Enfin, lorsque Lortz insiste sur le *subjectivisme* de Luther, ne subit-il pas encore l'influence de Denifle ? Un regret encore : les citations souvent intéressantes sont données sans références.

GEORGES BAVAUD.

J. LECLERC, M. F. VALKHOFF : *Les premiers défenseurs de la liberté religieuse*. Paris, Le Cerf, 1970, 2 vol. de 204 et 200 p. (Chrétiens de tous les temps, 34 et 35).

Les deux volumes de cette anthologie de textes historiques sur la liberté religieuse au temps de la Réforme et des guerres de religion s'insèrent heureusement dans la perspective œcuménique de la théologie chrétienne d'aujourd'hui tant il est vrai qu'une commune approche de la vérité religieuse postule une liberté de conscience absolue ainsi qu'un respect réciproque de convictions souvent radicalement opposées. Cependant, au temps des premiers défenseurs de cette tolérance mutuelle, c'est la contrainte physique qu'il faut envisager ; on ne saurait donc assez admirer ces figures nobles, courageuses, catholiques ou réformés sincères, chrétiens authentiques, réclamant, en pleine mêlée, un respect élémentaire pour la partie adverse. C'est en effet dans l'horreur des guerres civiles que s'élèvent les voix d'Etienne Pasquier, du chancelier Michel de l'Hospital, de Sébastien Castellion, de François de la Noue et de Jean Bodin en France, celles d'Erasme, de Coornhert et de Grotius en Hollande, celles du jésuite anglais Persons et de ses compatriotes Richard Hooker, Thomas

Helwys et William Allen : tous chrétiens conscients des périls que créeraient, pour la religion chrétienne, le « forcement » des consciences et le recours brutal aux mesures de persécutions. Le même esprit d'ouverture et de compréhension, inspiré par la gravité du « schisme d'Occident », anime les pactes de tolérance de la Confédération de Varsovie (1573), celui des Provinces-Unies (1576-1580) ainsi que les associations entre huguenots et catholiques du Languedoc (1574-1575). — Un historique concis de la liberté religieuse, du début de l'ère chrétienne jusqu'aux temps modernes, définissant la scène politique et religieuse où s'affirment les premiers apologistes de la liberté de conscience, une chronologie comparative des événements politiques et des textes sur la liberté religieuse, enfin une présentation intelligente des manifestes, apologies et proclamations, situés dans leur contexte historique, et ce pour la période allant de 1517 à 1648, recommandent ces 2 volumes spécialement aux théologiens, historiens et enseignants mais aussi à tous ceux que le problème de la liberté religieuse ou civile préoccupent. Ils y verront naître et croître, non de l'indifférence ou du scepticisme propres au Siècle des Lumières mais de l'angoisse et de la honte de chrétiens séparés, la frêle et timide fleur de la liberté religieuse qui, par-delà les haines confessionnelles ou la collusion Etat-Eglise, germe et mûrit en espérance œcuménique.

JEAN-PIERRE WIDMER.

GUIDO KISCH : *Erasmus' Stellung zu Juden und Judentum.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1969, 39 p. (Philosophie und Geschichte, 83/84).

Dans une brève étude fort intéressante, l'auteur examine l'attitude d'Erasme face aux Juifs et au judaïsme. Pour ce faire il analyse la correspondance de l'humaniste où apparaît une indéniable et très profonde hostilité envers les Juifs. Certes, dans le combat mené par Reuchlin pour sauvegarder la littérature hébraïque menacée de destruction par les « obscurantistes », Erasme prend dès le début parti pour les humanistes. (Ceci ne l'empêche pas d'exprimer, à propos des causes du conflit, son ressentiment envers tout ce qui touche aux Juifs.) Pourtant, dès que son nom est directement impliqué dans la controverse, il se montre de plus en plus réticent. Il souhaiterait n'être identifié à aucune des parties engagées. C'est ainsi que, peu à peu, il se distance de Reuchlin. En ce qui concerne l'hébreu, Erasme — contrairement à ce que dit Max Brod, *Johannes Reuchlin und sein Kampf*, Stuttgart, 1965 — ne s'est jamais vanté de n'en connaître que les rudiments. Il était au contraire tout à fait conscient d'une lacune qui l'obligea plusieurs fois à recourir au concours de personnes plus éclairées, les trois frères Amerbach pour son édition de Jérôme, Oecolampade pour celles du Nouveau Testament. Il n'hésita pas enfin à se remettre à l'étude de la langue sacrée à l'âge de 53 ans avec Johannes Cellarius. On a beaucoup loué la grande tolérance politique et religieuse de l'humaniste qui tranche avec le dogmatisme du XVIe siècle. Comment concilier cette fameuse « humanitas erasmiana » avec une haine des Juifs dont jamais il ne se départit ? Pour l'auteur, Erasme a sans aucun doute été influencé par la vision traditionnelle de l'Eglise vis-à-vis des Juifs. Par ailleurs, il considère le judaïsme comme une religion des œuvres, purement extérieure et légaliste, alors que lui-même a centré sa vie et sa pensée sur une « philosophia Christi » reposant essentiellement sur le Nouveau Testament. N'ayant jamais eu une vraie connaissance de l'hébreu, il a partagé les préjugés de son époque à l'égard de la culture juive.

Reuchlin, en revanche, bien qu'issu des mêmes cercles, est parvenu grâce à son travail scientifique à une tout autre vision de la question juive : non seulement il a lutté contre la destruction des écrits judaïques, mais il a aussi combattu pour la reconnaissance des Juifs comme citoyens à part entière du Saint-Empire. L'auteur, en conclusion, se voit forcé de reconnaître que la belle image du prince des humanistes nous apparaît sous cet angle-là quelque peu ternie.

OLIVIER FATIO.

RICHARD L. GREAVES : *John Bunyan*. Appleford, The Sutton Courtenay Press, Abingdon, Berkshire, 1969, 176 p. (Courtenay Studies in Reformation Theology, 2).

John Bunyan, aux yeux du lecteur cultivé, est l'auteur du *Voyage du pèlerin*, ouvrage dont trois siècles n'ont diminué ni la portée ni l'intérêt. Dix mille exemplaires s'en vendent annuellement en Angleterre ; des traductions paraissent en diverses langues européennes ou afro-asiatiques. — L'œuvre de Bunyan — l'on ne saurait oublier que le *Voyage du pèlerin* n'est qu'un des quelque quarante-deux volumes publiés du vivant de l'auteur, à quoi s'ajoutent une quinzaine d'ouvrages posthumes — a été examinée à plus d'une reprise par les critiques littéraires, les sociologues et les économistes. Son contenu théologique a beaucoup moins retenu l'attention. Le mérite de l'étude de M. Richard L. Greaves est de s'attacher précisément à cet aspect jusqu'ici partiellement négligé de l'écrivain anglais. — La conclusion à laquelle parvient M. Greaves, au terme d'une analyse nuancée, souligne le caractère empirique de la pensée théologique de Bunyan. Expériences personnelles et lectures multiples constituent le fondement de ses convictions, l'influence la plus marquée étant peut-être celle de saint Paul. Il n'est pas le calviniste cohérent que l'on a parfois cru voir en lui, mais emprunte à Luther plus d'une position, celles notamment relatives à la nature de Dieu et aux conditions premières du salut. — Une bibliographie sommaire et un glossaire des principaux termes théologiques complètent heureusement le texte de M. Greaves.

ERNEST GIDDEY.

JEAN BOISSET : *Histoire du protestantisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 127 p. (Que sais-je ?, 427).

Les premières et les dernières pages de cet ouvrage sont excellentes : le point de départ de la Réforme est admirablement marqué, en particulier dans l'énoncé des thèmes qui furent communs aux réformateurs. L'aboutissement à l'œcuménisme est lui aussi fort bien fait, et les tendances propres de l'auteur y apparaissent assez clairement. Dans le milieu toutefois, on assiste davantage à une course de vitesse contre le temps de la chronologie, qu'à une mise en place systématique et précise des divers mouvements : 14 lignes sur Jean-Jacques Rousseau, 8 lignes sur le protestantisme et la franc-maçonnerie. Il n'en faut pas faire reproche à l'auteur, mais aux exigences d'une collection.

J.-CLAUDE PIGUET.

HANS KÜNG : *Was ist Kirche ?* Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1970, 206 p. (Herder-Bücherei, 376.)

L'auteur a voulu, dans ce volume, résumer l'essentiel de son gros ouvrage sur l'Eglise. On y retrouve ce style très oratoire qui interpelle le peuple de Dieu au nom de l'Ecriture trop isolée, selon nous, de la tradition. Parfois, nous demeurons perplexe, voire inquiet en présence de certaines antithèses trop faciles. Un exemple : un catholique peut-il simplement opposer service et pouvoir lorsqu'il parle de la fonction du pape ? Le successeur de Pierre n'a-t-il pas le devoir d'enseigner et de commander quand le bien de l'Eglise le requiert ? Théologie très suggestive, mais, à nos yeux, unilatérale. GEORGES BAVAUD.

Kirche in Freiheit, Gründe und Hintergründe des Aufbruchs in Holland. Deutsche Überzetzung von G. Memmert. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1970, 169 p.

Cet ouvrage rédigé sous la forme d'interview nous permet de connaître d'une manière vivante et directe les problèmes les plus importants que se pose l'Eglise catholique de Hollande. L'enquête aborde en effet la plupart des thèmes étudiés au célèbre « concile pastoral » (un chapitre du livre lui est réservé). Ainsi, nous voyons comment nos frères chrétiens envisagent la fonction de la théologie (témoignage de Schillebeeckx), les rapports entre la Bible et la catéchèse, le problème de l'exercice de l'autorité (réponses de l'évêque de Breda), la vie liturgique et monastique, le ministère féminin, le lien entre le célibat et la prêtrise, l'œcuménisme (entretiens avec un réformé), et enfin le mouvement *Schalom* que la grande presse a fait connaître. Ce qui nous a particulièrement frappé c'est la sévérité des jugements portés sur certains actes du Pape — on ne ménage pas l'Encyclique *Humanae vitae* (p. 66), et en même temps la conviction du rôle nécessaire de la papauté, son charisme étant de donner aux Eglises locales le sens de l'universalité (cf. p. 63). Les catholiques hollandais nous semblent aimer un état de *tension* entre plusieurs valeurs antinomiques ; leur fidélité à Rome, ils l'illustrent par l'épisode d'Antioche rapporté par l'épître aux Galates : Paul résiste à Pierre, mais, ajoute l'évêque de Breda, dans la recherche d'une solution pacifique (p. 44). Nous n'avons pas découvert un esprit schismatique, mais une conception de l'obéissance à laquelle le catholicisme n'est pas habitué. Sur le plan théologique, l'accent est mis sur « l'orthopraxie » (p. 15), qui se manifeste dans le service des valeurs présentes dans le monde. L'orthodoxie traditionnelle, selon Schillebeeckx, s'est trop tournée exclusivement vers le passé et pas assez vers l'avenir de l'humanité. Nous nous demandons cependant si cette orientation respecte suffisamment la spécificité de l'Eglise et sa tâche essentielle. Les critiques formulées contre le célibat ecclésiastique nous semblent avoir la même source, la dimension verticale du ministère étant estompée. Les évêques nous apparaissent très proches de leur peuple et tout pronostic sur l'évolution future de la situation nous semble impossible.

GEORGES BAVAUD.

KARL RAHNER, HERBERT VORGRIMLER : *Petit dictionnaire de théologie catholique.* Traduit de l'allemand par P. Démann et M. Vidal. Paris, Le Seuil, 1970, 508 p.

Disons-le d'emblée, ce dictionnaire ne fera pas double emploi soit avec l'*Encyclopédie de la foi* (4 vol. parus aux Editions du Cerf) qui est un consul-

tatif donnant des renseignements de théologie biblique, d'histoire des dogmes et de théologie systématique, soit avec le dictionnaire théologique (paru chez Desclée) du P. Bouyer, qui est un lexique élémentaire. Le dictionnaire de Rahner-Vorgrimler est déjà classique en Allemagne ; ses auteurs y ont souvent résumé leurs contributions très appréciées au *Lexikon für Theologie und Kirche* (Herder). Les notions définies sont celles dont use le théologien, elles sont d'origine scripturaire, conciliaire, philosophique et proprement théologique ; leurs acceptions varient selon les auteurs. On les trouve à chaque page des traités théologiques, on en ignore souvent le sens précis, plus souvent encore on se méprend sur leur usage technique. Ici, le dictionnaire rendra d'innombrables services au débutant et même au théologien déjà exercé au vocabulaire de sa discipline, parce qu'il traite et des concepts et de leur problématique : par exemple âme -âme naturellement chrétienne, amour -amour du prochain, discipline de l'arcane, etc., des courants et des écoles théologiques : par ex. arianisme, baïanisme, démythologisation, gnose... Les problèmes contemporains ne sont pas oubliés : démythisation, théologie et philosophie, développement du dogme, athéisme. Des rubriques plus longues sont consacrées à théologie, prostestantisme, religion, foi, grâce, mort, etc. Comme tous les ouvrages similaires, celui de Rahner-Vorgrimler offre des notices très condensées, si chargées de substance que leur richesse risque d'échapper à celui qui ne manie pas quotidiennement la terminologie théologique. Il faut noter cependant que ses auteurs ont fait un réel effort de clarification et de simplification pour donner des définitions aussi précises et rigoureuses que possible.

GABRIEL WIDMER.

L'Apostolat des laïcs. Décret « Apostolicam actuositatem ». Texte latin, traduction française par Mgr Streiff. Commentaires par A. Glorieux, R. Goldie, Y. Congar, H.-R. Weber, G. Hasenhüttl, J. Grootaers, M.-J. Beccaria, P. Toulat et H. Küng, sous la direction de Y. Congar. Paris, Le Cerf, 1970, 311 p. (Unam Sanctam, 75.)

« Le décret sur l'apostolat des laïcs contient de grandes richesses, mais déjà son ton laisse par endroits une impression de paternalisme. Son ecclésiologie est imparfaitement celle du Peuple de Dieu, que le concile a tout juste ébauchée dans le chapitre II de *Lumen gentium* et qui s'avère porter les chances du présent et de l'avenir. Le ressourcement biblique, réel mais encore timide au concile, n'a pas encore porté tous ses fruits. » Dès la Préface de ce nouveau volume de la série consacrée aux textes de Vatican II, le P. Congar nous prévient qu'il sera respectueusement critique. De fait, après une soigneuse présentation de la synopse latin-français du décret, les divers auteurs de cet ensemble vont en dire les apports et les richesses, mais aussi (surtout ?) les limites. A cet égard, les contributions de J. Grootaers (« Quatre ans après. Un texte qui est loin déjà ») et de H. Küng (« La participation des laïcs aux décisions dans l'Eglise. Une lacune dans le Décret sur l'apostolat des laïcs ») sont révélateurs d'une nette insatisfaction. — Il est clair que si le Concile devait recommencer son œuvre dans les circonstances présentes, il rédigerait un autre décret en commençant par associer à son travail les principaux intéressés si tristement absents à Vatican II. Il est alors probable que des thèmes ecclésiologiques à peine abordés dans le texte de 1965 devraient être soigneusement fouillés (la structure charismatique de l'Eglise, la place de la femme dans l'Eglise, la participation à la parole et aux décisions, etc.), et qu'une orientation plus « politique » de l'exposé ne manquerait pas de surgir. Mais tel qu'il se présente, témoin d'une

mentalité plus timide que radicalement condamnable, le décret est assez ouvert pour autoriser les plus audacieuses reprises ; on se doute que H. Küng n'y manque pas pour sa part. Nous y voyons un signe de santé et un gage d'espérance œcuménique. — On sera heureux de retrouver dans ce volume l'excellente conférence de H.-R. Weber sur « Les laïcs dans la perspective de l'Ancien Testament ».

CLAUDE BRIDEL.

JEANNE TIGER : *Religieuses aujourd'hui, demain.* Paris, Casterman, 1970, 137 p.

Dans l'ample littérature consacrée à la revision de la vie consacrée dans l'Eglise catholique, l'ouvrage de J. Tiger, sœur auxiliatrice, se distingue par la sûreté de l'information, par la sobriété et par la rigoureuse probité de l'analyse. En quelque 135 pages, le lecteur pénétrera au cœur des problèmes que les religieuses ont à affronter aujourd'hui : signification des vœux dans un temps où la doctrine des conseils évangéliques est à reformuler en fonction de l'appel à la perfection adressé à tout baptisé, prise de conscience de la mutation des valeurs dans notre civilisation, rôle de la vie communautaire. Auteur clair et lucide, J. Tiger apporte dans son étude la sérénité d'une authentique vie religieuse.

ROSETTE GENTON.

URS BAUMANN : *Erbsünde ? Ihr traditionelles Verständnis in der Krise heutiger Theologie.* Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1970, 315 p. (Oekumenische Forschungen, Soteriologische Abteilung, Band II).

Cet ouvrage conteste avec force la théologie traditionnelle du christianisme occidental (catholique et protestant), concernant la doctrine du péché originel. (La pensée de l'Orient n'est malheureusement pas analysée.) L'auteur présente un essai de réinterprétation du dogme en dialoguant avec de nombreux auteurs contemporains. Mais ses conclusions ne nous ont pas satisfait parce qu'elles décrivent bien certains aspects du péché *personnel*, mais n'expliquent pas ce que la Tradition appelle le péché originel, cet état de *rupture d'Alliance* qui affecte tout homme entrant en ce monde. L'auteur ne s'inspire jamais d'un texte, à nos yeux capital, celui de *Jean* 3 : 6 : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit. » L'enfant, en vertu de son origine humaine, n'appartient pas à l'Alliance conclue par Dieu en Jésus-Christ. Certes, sur la situation du premier homme, nous ne pouvons pas garder les mêmes conceptions que les anciens. Une réinterprétation du thème appelé par la théologie, *peccatum originans*, nous semble nécessaire et sur ce point, l'auteur pose de bonnes questions. Mais son abandon du *peccatum originatum* (la privation de grâce qui affecte l'enfant) nous paraît inacceptable.

GEORGES BAVAUD.

V. STEININGER : *Peut-on dissoudre le mariage ?* Paris, Le Cerf, 1970, 187 p.

Les problèmes de la sexualité et du mariage donnent beaucoup de peine à la théologie catholique romaine post-conciliaire. Nous tenons ici une étude de plus par laquelle l'auteur voudrait éliminer « non seulement des duretés excessives mais aussi des contradictions graves et pénibles dans la pratique et l'enseignement actuels de l'Eglise romaine » (p. 176). Argumentant délibérément à l'intérieur du droit canon, V. Steininger veut montrer que celui-ci

pourrait et devrait autoriser la dissolution de mariages sacramentels et consommés et reconnaître, dans certains cas, le remariage des divorcés. Constatant que l'Eglise a toujours admis que la mort annulait le lien conjugal (ce que conteste d'ailleurs l'auteur), V. S. affirme que la législation canonique a fait là une concession importante à la finitude humaine. Il en est de même avec l'extension des privilèges paulin et pétrinien ou encore avec les procès de nullité du mariage. Le droit peut-il d'ailleurs rendre compte d'une réalité morale et la responsabilité devant Dieu n'est-elle finalement pas seule normative ? (p. 174 s.). — Etude importante qui témoigne de la difficulté qu'éprouve la théologie romaine de se libérer du formalisme juridique. ROBERT GRIMM.

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LÉOPOLD FLAM : *La philosophie au tournant de notre temps*. Bruxelles, Presses Universitaires, 1970, 215 p.

Le point de départ de l'auteur est la crise actuelle de la civilisation industrielle, qui touche aussi les prétentions prométhéennes de la philosophie. Née de la révolte de l'individu contre la *Polis*, la philosophie approche de sa fin, quand à l'individu se substitue la masse. La religion se meurt aussi, et le marxisme ne représente qu'un alibi utopique : tout contribue à faire triompher le nihilisme. L'auteur voit comme solution la possibilité de l'ouverture à une pensée existentielle « par le développement de l'esprit réaliste qui pense le monde et l'homme en termes d'existence » (161). — Cet ouvrage est destiné au grand public : le philosophe, lui, aimerait voir l'existentialisme de l'auteur précisé dans ses traits caractéristiques.

PAUL GOOD.

P. WEINGARTNER, G. ZECHA (éd.) : *Induction, physics and ethics*. Proceedings and Discussions of the 1968 Salzburg Colloquium in the Philosophy of Science. Dordrecht, Reidel, 1970, X + 382 p.

Cet ouvrage reproduit l'ensemble des exposés présentés au Colloque ainsi que les discussions qui les ont suivis. Il est divisé en trois parties — I. *Introduction and probability*. Ces textes qui traitent d'une question, dont on sait combien elle est encore ouverte, ont tous déjà paru dans la revue *Synthese* (1969, *20*). II. *Foundations and physics*. Les communications et les discussions de cette section offrent nécessairement un caractère de technicité qui requiert une certaine familiarité avec les théories physiques. III. *Science and ethics : The moral responsibility of the scientist*. Groupe six exposés et une discussion dont l'intérêt pour le lecteur non physicien est indéniable.

JEAN-BLAISE GRIZE.

EVERT W. BETH : *Aspects of modern logic*. Dordrecht, Reidel, 1970, XI + 176 p.

Il s'agit d'un ouvrage posthume composé de deux parties. La première est faite d'articles que Beth avait pratiquement achevés avant sa mort et qui, regroupés comme ils le sont, offrent un exposé complet de sa méthode des tableaux sémantiques. (Il s'agit d'une méthode de déduction dite naturelle, développée et mise au point par l'auteur.) La seconde partie reproduit un certain nombre de papiers moins élaborés. Le plus intéressant, selon moi, est celui intitulé « Constants of mathematical thought ». Ces constantes sont au nombre de trois : l'algorithme, la méthode déductive et l'infini. Beth suggère que les disciplines qui leur correspondent sont de nature à répondre au projet de Husserl de fonder une « logique philosophique ».

JEAN-BLAISE GRIZE.

D. DAVIDSON, J. HINTIKKA (éd.) : *Words and objections. Essays on the work of W. V. Quine.* Dordrecht, Reidel, 1969, VII + 366 p.

On sait que W. V. Quine, l'un des meilleurs logiciens de notre époque, se situe dans la grande tradition de ces mathématiciens qui prennent leur savoir technique comme base de la réflexion philosophique. Le titre de ce recueil d'essais est un jeu de mots : *Words and Object* (1960) est l'un des ouvrages importants de Quine par les problèmes qu'il soulève. L'intérêt des papiers publiés ici est double. D'une part, ils discutent quelques-uns des thèmes essentiels de la pensée de Quine (« Quine's Philosophy of Science », par J. J. Smart, « Quine's Empirical Assumptions », par N. Chomsky, « Quine's Syntactical Insights », par P. T. Geach, « Quine on Modality », par D. Føllesdal, etc. ; il y a quinze contributions), d'autre part Quine répond sur chaque point. J'ajouterai, malgré le peu de place dont je dispose, que R. B. Jensen fournit une preuve de la non-contradiction des « New Foundations for Mathematical logic » (1937, repris en 1953 dans *From a Logical Point of View*), et que l'ouvrage se termine par une bibliographie des publications de Quine, jusqu'en 1969.

JEAN-BLAISE GRIZE.

J. W. DAVIS, D. J. HOCKNEY, W. K. WILSON (éd.) : *Philosophical logic.* Reidel, Dordrecht, 1969, VII + 277 p.

La logique, après s'être occupée presque exclusivement des fondements des mathématiques, en revient pour une large part à des problèmes plus généraux dont certains sont de nature à proprement parler philosophique. Les articles regroupés ici touchent à divers problèmes dont ceux des modalités, des normes, de la question, de l'induction, de l'implication. Ils offrent un triple intérêt. D'une part, ils apportent à la réflexion philosophique la rigueur de la logique, d'autre part, ils permettent de faire le point sur des problématiques en cours de développement, enfin ils fournissent une aide bibliographique non négligeable.

JEAN-BLAISE GRIZE.

RAMON GONZALEZ DE MENDOZA : *Stimmung und Transzendenz.* Die Antizipation der existentialanalytischen Stimmungsproblematik bei Ignatius von Loyola. Berlin, Duncker & Humblot, 1970, 335 p.

Ecrit à l'instigation de O. Pöggeler, ce livre se propose de « réanimer », à partir d'Ignace de Loyola, le problème de ce que la philosophie existentialiste allemande appelle « Stimmung », en montrant que l'analyse des « Stimmungen », chez Heidegger, est préfigurée dans la pensée de l'illustre Jésuite. Ce problème avait été repris par Otto Bollnow, dont le livre sur les *Tonalités affectives* (traduit par Raymond Savioz) se voulait une réfutation de Heidegger et de l'existentialisme. L'actualité du problème est évidente : la philosophie des « Stimmungen » modifie fondamentalement la tradition rationaliste. Il ne s'agit plus de connaître rationnellement la transcendance, mais de communiquer l'*expérience* de la transcendance, qui a lieu dans le cadre de certaines « Stimmungen » privilégiées. — L'auteur de l'ouvrage se limite cependant à des considérations historiques : il part de la notion d'affectivité dans la philosophie moderne (de saint Thomas à Max Scheler), aborde ensuite la notion fondamentale de « Befindlichkeit » chez Heidegger première manière (en particulier le primat existentiel de l'angoisse), s'arrête au Heidegger de la seconde période et à la « Stimmung » comme « voix de l'Etre », fait allusion à la controverse entre Heidegger et Bollnow, et termine par la doctrine d'Ignace de Loyola de la « consolation sans antécédent causal » qu'il

conçoit à la suite de Karl Rahner comme une expérience thématisée de la transcendance religieuse. — Ce livre est historiquement très intéressant, mais il donne l'impression d'une « construction » un peu forcée : malgré une présentation soignée de la pensée de Heidegger, qui laisse de côté toute référence à la littérature française consacrée au problème, l'ouvrage de Mendoza ne parvient guère à cette « réanimation » dont il parle — laquelle serait pourtant fort bienvenue.

PAUL GOOD.

ALBERT L. HAMMOND : *Ideas about substance.* Baltimore, Hopkins, 1969, 146 p.

L'auteur, qui est professeur associé émérite de philosophie à l'Université Johns Hopkins, suit les principales étapes de l'idée de substance : à partir des Présocratiques, une question se pose : qu'est-ce qui est réellement ? Mais c'est Aristote qui, le premier, donne une définition de la substance... Dès lors, l'auteur suit l'histoire du terme qui finit par signifier des concepts aussi différents que la substance chez Descartes ou Spinoza et les substances chimiques ! Chaque fois, l'auteur définit sa propre position réaliste en face des positions évoquées. Même si le terme de substance désigne un fantôme, c'est un fantôme qui mérite que l'on s'occupe de lui, car la question de savoir ce qui est réellement est la question la plus fondamentale de la métaphysique et de l'axiologie.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

EMILE SIMARD : *Communisme et science.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1963, 527 p.

Respectant le titre qu'il donne à son étude, l'auteur laisse de côté les éléments sociologiques et économiques du marxisme théorique, et se cantonne dans l'examen des présupposés de l'épistémologie officiellement admise en URSS ; elle repose exclusivement sur les sciences naturelles (les mathématiques étant curieusement absentes du panorama) et sur l'emploi de la dialectique dans la perspective matérialiste de rigueur. — De cette présentation critique émanant de milieux catholiques, on retiendra surtout les éléments minutieusement rapportés d'une histoire encore récente (affaire Mitchourine-Lyssenko), qui permet à M. Simard de soutenir son propos par des citations significatives, soit de l'intrusion de chefs politiques dans le domaine de la recherche, soit de l'attitude admirablement intransigeante de Jean Rostand dans sa défense de la vérité libre.

EDOUARD MAURIS.

BARRAL, R. M. : *Progressive Neutralism. A philosophical aspect of american education.* Louvain, Nauwelaerts, 1970, 142 p.

L'auteur de cette trop brève étude estime que l'école publique nord-américaine est dominée par « un modernisme extrême ou progressivisme qui : *a*) ignore les exigences académiques ; — *b*) favorise l'expression libre des étudiants au point de manquer totalement de discipline... » (p. 10). — Il essaie de prouver que cette regrettable situation est due à l'influence de doctrines philosophiques qui justifie le « neutralisme » parmi le corps enseignant, c'est-à-dire « l'absence de respect pour tout ce qui est sacré » (p. 18). Il propose d'y remédier en conseillant au « peuple américain (sic) d'accepter le leadership de vrais philosophes et experts de l'éducation » (p. 123), comme par exemple Saint-Thomas, Platon etc... Reste à savoir si la description de cette situation repose sur une analyse des faits ou ne relève pas davantage de l'opinion subjective.

PIERRE FURTER.